

DANIÈLE SALLENAVE

PASSAGES DE L'EST

Carnets de voyages
1990-1991

nrf

GALLIMARD

PASSAGES DE L'EST

pour Michel Deguy

(« la mort nous cerne à pommettes mauves »)

PASSAGES DE L'EST

*Paris-Prague, janvier 1990**1^{er} janvier*

Matin transparent. Un klaxon au son un peu vieillot, répété, ranime dans mon sommeil les images lumineuses et liquides de l'Inde. C'était mon premier séjour ; je me réveillais tôt, le soleil chauffait mes rideaux, l'odeur des mangues sur l'assiette s'associait au cri des oiseaux dans les jardins et à la rumeur incessante, quoique lointaine, des klaxons et de la ville. Vent, odeurs, oiseaux, extrême faiblesse et légèreté exquise dues à la fatigue du décalage horaire. Je me rendors, puis me réveille, encore sous le coup de ces images. C'est l'hiver. Mais une douceur, un apaisement me restent, après cette courte replongée dans le sommeil et les images de l'Inde.

Dans la nuit, un ivrogne joyeux, vacillant au milieu du boulevard : « Et encore une de moins ! » criait-il. Parlait-il de la bouteille vide, au bout de son bras ? Ou était-il si désespéré de la vie ? Il m'a fait penser à cet autre ivrogne qu'on m'a raconté, oscillant dans un tramway de Prague le jour de la mort de Staline : « Ça en fait toujours un de moins ! » En effet. Mais pour en revenir au mien, quelle philosophie superbe : fêter joyeusement l'écoulement du temps ! Se

réjouir non de la nouvelle année, mais de la fin de l'ancienne! Car franchement, en fait d'espérance! « Noël », fête du « natal », du « nouveau »? La « nouvelle année » sourit pauvrement derrière le masque de givre artificiel des arbres, le papier doré et la poudre blanche sur les devantures, entre les caracos en lamé pour le réveillon. Images fausses de neige et d'hiver que contredisent la douceur du climat et le confort urbain, éternelle répétition des « fêtes de famille », allusion terrible, directe à la nue étendue du temps, trouée de naissances et de morts. Heureusement, dans les rues vides, tard le soir, une humidité de forêt : froide, collant à toutes choses, pare-brise, manteaux, visages.

Seul moment de rêve, d'espoir : la vue du fleuve, une belle brume picturale et l'ombre oblique, dans le petit matin, des troncs noirs, ramassés, concentrés en eux-mêmes dans l'attente du printemps. Cependant, dîner hier soir assez gai chez les O. : bon champagne, bonnes huîtres, échanges de regards. Mais parfois je me dis que, si je devais me plier à cette douce vie « bourgeoise » (appartements douilletts, enfants studieux et gais, chiens, chats et canaris bien élevés), je crois que je mourrais d'ennui, de méchanceté, de folie. Je me heurte une fois encore à l'impossibilité de suivre la marche humble, commune des jours.

3 janvier 1990

Tristesse, mélancolie. Pèsent sur nous, tous ces jours, un ciel bas et du brouillard. Une gaieté tout de même, hier soir, en revenant du dîner O., dans les lumières que diffractait la brume nocturne. Projet de commencer un livre, un roman, un récit, par ces mots : « *Deux hommes en ce moment mouraient; l'un vite, l'autre, lentement.* » S'inspirer du style, de la

manière de Tynianov dans *La mort du Vazir-Moukhtar*, ce beau livre qu'Aragon aimait tellement. Ah! il n'y a pas de mélancolie qui tienne devant cela! Thomas Mann – encore *Tonio Kröger* : « *Il avait coutume de dire (et il l'avait aussi noté) que la connaissance de l'âme mènerait infailliblement à la mélancolie, si le plaisir que donne la recherche de l'expression ne nous maintenait alerte et gai.* »

7 janvier

En moi deux tendances qui se succèdent et parfois se heurtent : l'une pour la société, l'épanchement, la parole, l'action, la communication; l'autre pour le retrait, la mélancolie, la contemplation d'objets insignifiants, abandonnés, qui m'aide à descendre très bas, et à me trouver. Non à me retrouver. *Je* ne suis pas. A ce deuxième moment conviennent le silence, la solitude; il le faut, je le dois. Dans ces moments, toute présence me pèse : sauf celle des choses, des inconnus, des rues, des places, des villes.

Mais je sais au moins une chose : que l'on ne peut éviter ce que les modernes appellent la « dépression » que par un sens aigu de la douleur, car il n'y a qu'elle qui puisse se renverser soudainement en joie.

Donc, à la fin du mois, je serai de nouveau à Prague!

Je ne peux y songer sans que de l'inquiétude se mêle à ma joie, et que le soulagement de la savoir libre se nuance d'une crainte : celle de voir, à la suite des événements de novembre dernier, la ville envahie par toutes sortes de gens branchés, photographes frimeurs, nouveaux routards, prétentieux théoriciens d'un « renouveau » à l'Est à quoi ils ne s'intéressaient guère il y a encore deux mois.

En novembre 89, je m'y étais précipitée afin de saisir le premier visage aimable de cette ville empêchée. J'ai désormais sous les yeux, et pour longtemps, l'affichette que m'a donnée, dans un théâtre, un étudiant coupant aux ciseaux les coins qu'il ne pouvait décoller. On y voit Masaryk, lisant appuyé à sa bibliothèque, et cette citation « *Všude a ve všem a všdy odpirat zlemu* » qu'une amie m'a traduite aussitôt : « *Partout, en toutes choses et toujours, s'abstenir du mal.* » Mais cela suffira-t-il ? Peut-on y fonder un nouvel ordre de choses ? Réduire ainsi l'effet mauvais des trafics, des nouvelles convoitises ?

Mais, Prague ou non, d'abord : partir, voyager – bien que rien ne me soit plus précieux que de vivre à Paris et que, si court ait été mon voyage, et si brève mon absence, je n'y revienne jamais sans un mouvement de gratitude et de bonheur. Ainsi, par exemple, après une journée passée au Mans (que les Manceaux me pardonnent !), lorsque le taxi qui me ramène passe devant le théâtre de l'Odéon illuminé, laissant à sa droite les masses rondes du jardin du Luxembourg se détacher sur le fond bleu de la nuit.

Ce qui me jette à intervalles réguliers dans le voyage, c'est un désir de comprendre, que je ne peux vraiment assouvir que devant une terre et des hommes étrangers. Qu'est-ce que c'est que vivre ? Comment le supporte-t-on ? Qu'est-ce que notre planète, qu'est-ce qu'être homme sur cette planète ? « *Nulle part je n'ai vu des hommes libres.* » A peine arrachés à la nécessité, ils ont vu aussitôt de nouvelles contraintes se refermer sur eux. Voilà ce que je ne peux savoir qu'en voyageant, et surtout *en marchant* : en mesurant le sol humain avec le compas de mes jambes.

Cette faim, ou soif comme on voudra de voyage, il est vrai qu'elle caractérise l'homme européen. Il est également vrai que celui-ci a longtemps cru qu'il était à lui seul l'incarna-

tion de l'humanité, mais, dans le même temps, nul plus que lui n'a été en proie au désir de connaître l'autre dans son irréductibilité, son étrangeté. Le désir de voyage prend alors la forme d'une confrontation, d'une comparaison et d'une remise en cause : qu'est-ce qu'être européen, qu'est-ce que ne pas l'être ? L'Européen est-il désormais autre chose que ce regard anxieux qui parfois ne rencontre, dans le miroir du monde, que ses propres yeux ?

Cependant, en voyageant, je n'ai pas rejoint l'élite des voyageurs lettrés qui autrefois exploraient le monde. J'ai voyagé par moi-même, très tôt, mais bien davantage ensuite, comme « écrivain en mission ».

Autour de moi, ou dans ma famille, nul n'était jamais parti en voyage. De fait, on vivait comme on avait vécu au siècle dernier et dans la première moitié de celui-ci, où presque personne ne bougeait de chez soi. Plus tard, ma famille est ainsi restée immobile à la transition des temps, attachée, sans même le savoir, à une idée du monde plus noble, meilleure, plus riche et plus secrète que celle des nouveaux voyageurs sans passé, transportés en groupe et ballottés sur les sites et les restes d'une culture qu'ils ne partagent pas. Et cependant, à cause de leur fidélité inconsciente à l'ancien monde, privés de quelques douceurs gratuites. Il y a maintenant un peu plus de cinquante ans, quelques hommes de ma famille ont été violemment déplacés par la guerre, emmenés contre leur gré, pour cinq ans. Mais ce « voyage », ils ne l'ont jamais refait. Jamais ils n'ont su retrouver le chemin de ce lieu étrange où la guerre les avait jetés, le seul pays au monde où ils seront allés.

Cela n'aurait pas d'importance, si l'on pouvait trouver seul, et immobile, ce qu'on cherche en se déplaçant. « Reste dans ta cellule et elle t'apprendra tout », disaient les moines

médiévaux. Et cela n'avait aucune importance, de fait, au siècle dernier encore où presque personne ne bougeait de chez soi.

Mais aujourd'hui, nous ne le pouvons plus.

Je pense à Mme Fabien qui est morte en décembre, il y a deux ans; elle aurait eu quatre-vingt-neuf ans le 25 janvier.

« Aller à Nice, m'avait dit Mme Fabien, oui, j'aurais aimé, mais il fallait de l'argent et maintenant, même avec de l'argent, ça ne me dirait plus rien. »

C'était l'été, nous causions sur le pas de sa porte; la lumière, qui, par-dessus les toits, faisait un reflet éblouissant sur les fenêtres d'en face, venait d'un horizon marin qu'on ne voyait pas, mais qui était présent partout, diffusé dans l'air salin, divinement humide sous les feuilles des arbres. Sa boutique est obscure. Un grincement soudain monte. « Un grillon ? » dis-je. Mais Mme Fabien ne me répond pas, soit qu'elle ait trop l'habitude de l'entendre, soit que son oreille de vieille femme n'ait saisi ni le grillon, ni ma question. Elle me quitte, ferme sur elle les gros volets de bois, condamnant le ciel turquoise, au-dessus de nos têtes, à n'être vu de personne; elle est à l'intérieur, enfermée là où je ne la rejoindrai pas.

A vrai dire, je n'ai jamais pensé que les paysans de mon village, ou mes grands-parents, parce qu'ils n'avaient pas quitté leur province, ni même parfois leur village, et que la plupart « n'avaient jamais vu la mer », aient véritablement manqué quelque chose. Que le vaste monde leur fût inconnu, on pouvait le regretter sans doute, mais ce regret ne trouvait pas sa base dans la nature et l'ordre de la vie : c'était un regret utopique et abstrait, à quoi l'on ne pouvait pas s'attarder, de même qu'on ne saurait, pure bêtise!, trop longtemps regretter de ne pas avoir vécu sous la Révolution

ou à la fin de l'Empire romain. Il était naturel, il était inévitable que chacun vécût là où il était né et ne connût rien d'autre du monde. Car, dans cet horizon – de clochers, de bois, de futaies, borné parfois d'un fleuve, domaine familier de quelques dizaines de kilomètres carrés, le sens entier du monde était contenu, en tout cas, tout ce qu'il était nécessaire d'en connaître. Quel que fût le lieu de son déroulement, il était admis que l'expérience de vivre n'en était pas profondément affectée; qu'elle se déterminait tantôt selon des règles visibles et tantôt selon des lois cachées, certes différentes dans leurs formes mais assurément communes dans leur fond.

Aussi peut-on comprendre l'étonnement des vieux de mon village lorsque je leur confiai mes premiers voyages : « là-bas, c'est tout pareil qu'ici », ce qui voulait dire « là-bas aussi il faut travailler et mourir ». Une sorte d'universalisme régnait, qu'on aurait à tort pris pour le mépris des différences ou pour la naïve généralisation des modes de vie singuliers. On était au contraire pénétré de l'idée qu'il y a tant de choses possibles dans la variété infinie des existences humaines, et en même temps que vivre est un. « Voir le monde » était un goût ou un privilège : cela ne pouvait devenir source d'inspiration, de formation, de culture que si l'on pouvait l'articuler sur la fréquentation des œuvres : ce fut le cas pour une élite de voyageurs cultivés qui, au cours de leurs pérégrinations, découvraient un sens de l'universel et retrouvaient l'universalité première de leurs parents paysans.

Mais avec la modernité quelque chose de cela s'est rompu, définitivement. L'effacement des différences les plus marquées s'est traduit par un éparpillement confus des modes de vivre, qui rendait salutairement chacun d'entre eux à sa relativité, mais engendrait du même coup un désir de

comparaison et de rencontre infini. Que devenir alors, si l'on est dépourvu de culture et de moyens? Aller au Kenya avec le Crédit Agricole? Rester dans sa province avec le sentiment qu'on aura tout manqué? « Voir le monde », ce ne serait plus désormais que découvrir qu'on a perdu ses racines; se laisser transporter sans comprendre dans des lieux dont on ignore tout, et voir défiler sans la comprendre une bigarrure de corps, de langues, de costumes qui ne laissent pas de trace et se défont rapidement dans un pou-droisement incolore.

Cependant une conséquence naît, un effet de retour qui vient déprécier encore les vies ordinaires. Dès lors que je peux faire une comparaison, mon univers spatial, géographique, national, historique, parce qu'il est le mien, m'apparaît comme un univers appauvri : comment ne serait-il pas honteux de n'être jamais sorti de son trou?

(Sur le buffet, ou au-dessus de la télévision, dans un cadre de verre et de nacre, la gravure qu'ils ont rapportée de leur premier voyage à Paris : le Sacré-Cœur sous la neige, bien qu'ils n'aient pas eu le temps d'aller jusque là-haut. « Mais du premier étage de la Tour, on le voyait très bien, tu te souviens, Jean-Paul? – Tu n'as pas regardé, dit Jean-Paul, tu avais le vertige. »

Oh! Comme je sais tout cela.)

Lundi 8

Dans le train qui me mène à Grenoble, lecture du petit volume des éditions Rivages, les dernières lettres de Nietzsche. Dont celle du 15 janvier 1888 à Heinrich Kostelitz : « *La vie sans musique est tout simplement une erreur, une fatigue, un exil.* » Vue par la fenêtre d'une campagne triste.

Et moi, je suis plus triste encore. Dans ces moments-là, qui sont rares, et qui n'ont rien à voir avec ce que j'appelle la douleur, qui est un sentiment fort, source d'une vigilance exaltée, dans ces moments de tristesse qui sont peut-être seulement de basse fatigue physique, rien ne m'apparaît plus dans la haute clarté de l'évidence.

Près de moi, deux couples de retraités, vêtus avec soin, partent visiblement ensemble « en voyage »; ce que mes parents n'ont jamais fait.

Jeudi 11 janvier

Lyon, première d'*Adieu* au théâtre de Villeurbanne. Rencontres et courts-circuits du réel et de la fiction : je suis remuée de voir Fred Personne – qui joue le rôle de Lucien, le personnage du livre – retrouver dans l'invention de son jeu les manières et parfois un geste fugitif de celui qui fut le modèle de Lucien et que j'avais soigneusement celé.

De la fenêtre de mon hôtel, belle lumière grise et plate sur la ville. Je pense soudain à cette douce ville de Bohême au printemps de 1986 : Jindřichův Hradec. Mêmes pierres nues, même lumière étale. J'étais sortie avant mes amis, dans le petit matin, et c'était vraiment faire quelques pas dans le « monde d'avant ».

Ma chambre n'est pas à la hauteur de ces images-là. Une stupide idée de décorateur a saccagé la pièce en lui imposant un faux plafond. Du coup, la cheminée de marbre gris et les hautes fenêtres ont l'air de géants malhabiles, coincés sous un toit trop bas. Et une télévision énorme, accrochée à un long bras articulé, ressemble à un gros insecte niché dans un angle du plafond. Toute la nuit son voyant fixe, d'un vert

pâle à glacer le sang, m'aura surveillée, redoublé par son reflet dans une grande glace, un peu mélancoliquement piquée.

Je la mets en route, à sept heures et demie du matin, et j'entends ceci, au bulletin régional : « Aux dernières nouvelles, le coupable serait son fils, réprimandé pour de mauvais résultats scolaires et qui l'aurait tuée à coups de couteau, de hache et de revolver. »

Vendredi 12 janvier, dans le train du retour, entre Lyon et Paris

Campagne plate, blanche sous le brouillard, finement givrée : aucun horizon, mais une broderie, une calligraphie abstraite qui recouvre les champs, les haies, les bois. Parfois, un bout de ciel bleu se découvre et, au milieu d'un pré, des vaches trop blanches qui ont l'air d'avoir été placées là par une volonté un peu bête d'harmonie, comme pour un film publicitaire.

Petite forêt, ou plantation, pépinière : de jeunes conifères très serrés, comme dans les forêts de Finlande vues de l'avion qui s'apprête à atterrir.

Les flots de culture dans les supermarchés, comme l'est par exemple, à Grenoble, le Forum de la Fnac dans la galerie marchande souterraine, creusent en réalité plus profond l'ignorance et l'inculture et, comme par une inversion des valeurs qu'on voudrait défendre et représenter, produisent de l'anticulture (comme on parle d'anti-matière), par compression, et sous le choc permanent, insultant, rapproché, de la marchandise dans le vacarme de la réclame.

DANIÈLE SALLENAVE

Passages de l'Est
Carnets de voyages 1990-1991

Prague.

Je me suis arrêtée sur le trottoir mouillé, je relève mon col en surveillant de l'œil l'arrivée d'un convoi de nuages chargé de pluie ; je tâte dans ma poche des tickets de bus. Par les fenêtres voilées d'un café, des têtes se découpent sur un fond de lumière orange et un bruit de musique disco. De l'entrée d'un immeuble parvient une odeur de viande bouillie, de charbon, de chou, de vieux linge, je passe. Je vais vers le fleuve et les ponts. Les premières lumières s'allument. La brume au-dessus de l'eau, chargée de jaune et de bleu par les échappements acides, sert de fond aux architectures de nuages qui doublent de leur fugitive et menaçante matérialité les coupoles, dômes, tours Renaissance et flèches noircies. Un tram remonte en grinçant la rue Nationale, vidée par le dimanche, brillante et noire après la pluie. Les nuages qui roulent au-dessus du toit doré du Théâtre parlent d'orages lointains, d'invasions, de guerre ; ils éveillent en moi l'idée d'une résistance impossible et désespérée.

Est-ce que je ne ferais pas mieux de partir ? Qu'est-ce que je fais là ? Je pourrais être en ce moment à Rome, monter la douce courbe du Pincio ; ou chez moi, place d'Aligre, dans un café somnolent.

Mais non, je suis là. C'est là que je dois être.

D. S.



9 782070 728299



93-1 A72829 ISBN 2-07-072829-3

100 FF tc